

## Roses

Daniel Bourrion

---

Numéro 162, été 2019

C'est l'espace ménager qu'on connaît, et les mots qui le mangent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bourrion, D. (2019). Roses. *Moebius*, (162), 21–26.

# Moses

Daniel Bourrion

J'en compte trois d'abord et puis ils seront cinq quelques années plus tard dans l'étable que l'on n'aura pas agrandie pour autant parce qu'on ne pouvait pas, il n'y avait nulle place à moins d'ouvrir sur la droite et ça on ne pouvait pas, une histoire de bornage coupant la bâtisse basse en deux et donc il leur faudra se serrer tout contre les autres mais au début ce n'est pas grave, ils sont si minuscules, on va les chercher à la tombée du soir dans la ruelle qui est derrière la rue tranchant en deux et dans toute sa longueur le village, il faut prendre sur la gauche juste devant en contournant l'autre maison qui fait le bout de l'avancée, elle est vide maintenant depuis dix ou vingt ans ou peut-être même plus mais alors y vivait cette très vieille dame diaphane dont on voyait le soir la silhouette dans la chambre du haut lorsqu'elle refermait ses volets, elle semblait ne peser mais rien, qui descendait l'escalier du devant en serrant fort la rampe faite d'un tuyau de fer de couleur ciel lavé et c'est bien elle, la légère, qu'on emmena dans un hélicoptère un jour qu'un tétanos tenta de la tuer, elle en revint riante et vive mais la maison est vide de nos jours, on ne vit pas toujours.

Et après la ruelle monte vers pas grand-chose puisqu'elle est une impasse et sur la gauche il y a cette ferme d'où provenait aussi le lait, cette fois on vient pour autre chose, il faut passer les vaches, leur lourde odeur chaude, le bruit qu'elles font à mâcher et à chier, cela bruisse de toutes parts, leurs sabots lourds écrasent la paille propre qu'elles souilleront rapidement et la sorte de caniveau prévu pour recueillir l'essentiel de leurs déjections et qu'il fallait dégager au balai de chantier n'y fera pas grand-chose, lorsqu'on longe leurs masses leurs queues viennent parfois vous fouetter si l'on passe trop près, on apprend vite à rester large, elles font juste sur la droite deux longs alignements de culs, de ruminements, et en plein milieu il y a un passage qu'on prendra par la suite séparé des grosses bêtes par deux murets gris sales aux sommets arrondis, à gauche je me souviens de la cuve en inox où arrivait le lait et c'est dedans directement que la fermière plongeait sa louche longue pour emplir nos bidons mais ce n'est pas l'histoire cette fois, on va donc sur la droite pour pousser une porte qui résiste parfois, derrière cela remue de part et d'autre sitôt qu'on entre tous derrière notre hôte dont je ne vois que la moustache dans l'épaisseur maintenant tombée du temps et à dire ça j'ai un doute, s'il y avait moustache, il y a quatre stalles peut-être avec la porte et les barres verticales et l'auge et ça s'agite de plus en plus avec force grognements, ce serait une panique ou juste la faim on ne saura jamais, il leur manque la parole.

La mère n'est jamais là, elle tuerait tout le monde sans coup férir si l'on venait à s'approcher en sa présence alors elle est ailleurs, sans doute dehors, ce sont de grosses silhouettes roses qu'on voit au loin vaquer avec leurs mamelles innombrables lorsque l'on quitte le village en

direction de M\*\* qui traînent sous les arbres ou bien s'y grattent le dos, tout bouge du tronc à la plus haute des branches, il n'y a jamais de fruits cueillis par là, ils n'ont pas le temps de mûrir, elles ont eu tellement de portées qu'elles ne s'en souviennent sans doute plus mais il reste l'instinct de défendre ses petits, je me demande encore maintenant comment procédait le paysan pour les éloigner des derniers-nés sitôt qu'il pouvait les sevrer, j'imagine un jeu de portes, de chicanes, une sorte de piège maléfique sans doute, cela pouvait marcher, c'est la seule solution parce que de force, cela semble impossible, il y a au moins 200 kilos de viande sur ces mères-là et engragées, personne n'y peut rien, je sais ce que leurs mâchoires peuvent faire et maintenant dans la stalle de paille propre jonchée on voit deux ou trois porcelets vifs comme l'éclair poussant leurs petits éternuements qu'on dirait interrogatifs, ils cherchent ce que nous sommes dans le paysage soudain venus et certainement ne connaissent pas nos odeurs, notre hôte a pris en passant sur le mur quelques sacs vides de jute et de la ficelle jaune et forte, il sait ce qu'il faut faire, nous le laisserons faire, il entre dans l'arène avec son habitude ancienne pour unique protection.

C'est pile l'instant où tout commence, une sarabande folle, les deux trois porcelets soudain fusent de toutes parts dans le carré où nul ne périra ce soir et l'homme de les pousser doucement vers les recoins, il joue du calme feint qu'il porte tel un déguisement, il sait qu'il a le temps et prend celui qu'il faut, les cochons sont cardiaques, ses pas sont lents qui vont finir par endormir la méfiance des bêtes, leur immense curiosité prend le dessus sur leur instinct, les grognements redescendent la gamme et les groins viennent à la rencontre des bottes vertes, l'homme

a mine de rien isolé l'un, nous retenons nos souffles, il se penche d'un éclair et attrape une queue ou bien une patte arrière, le porcelet est pris, ses cris partent en aigus mais il est bien trop tard, la suite c'est le soulever un peu pour qu'il s'enfourne dans le sac grand ouvert qu'on tend et puis poser le tout au sol doucement avant de fermer la ficelle, le noir dedans arrête les cris, au sol la jute est vivante lentement remuant à mesure que dedans la petite chose rose explore ce qui n'est plus que piège, on fera de même pour les autres et puis finalement c'est deux ou trois sacs noués vivants à charger en brouette, on imagine l'honneur de celui qui peut pousser cela jusque dedans la rue et puis vers la maison, toujours l'un d'eux lâche sa crotte et le cortège dans le soir venu s'en va dans une odeur musquée, des reniflements, on ne sait plus, des hommes ou bien des porcs, qui sent ainsi si fort.

Les mois qui passent ensuite les font devenir gros et gras quand roses ils demeurent, propres toujours malgré ce que prétend l'insulte, soigneux pour peu qu'on prenne le plus grand soin de leur espace, qu'on débarrasse chaque semaine ce qu'ils laissent d'eux, de leur sanie, dans toujours le même recoin, c'est cela aussi qui montre cette forme d'intelligence qu'ils ont, et chaque samedi c'est la corvée qu'on tente d'éviter mais cela ne fonctionne jamais, aucune stratégie n'est efficace, il y a toujours ce moment, quand on pensait que le père avait oublié, où il nous disait de ne pas traîner à aller les nettoyer, et cela sur le ton indiquant qu'il n'y avait rien à dire, seulement à faire : passer les grandes bottes grises, récupérer la brouette dans l'appentis, grimper dedans l'enclos en ayant pris la précaution de poser à portée de main une fourche et le balai aux poils synthétiques durs et rouges, repousser les

groins curieux, entasser la paille à présent souillée juste derrière la porte, balayer toute la surface, repasser les barreaux horizontaux dessus l'auge pour ressortir, soulever le verrou, ouvrir la porte, bloquer le passage avec la brouette poussée tout contre, transférer le fumier de l'enclos à cette dernière, balayer encore, laver d'un coup de jet le béton devenu nu, le tout en surveillant les grosses bêtes toujours à la recherche d'un interstice assez large du moins pour les laisser passer, entre la brouette et le pilier de la porte cela pouvait suffire mais l'on était très vigilant, parfois quand même le cou était déjà presque engagé, un coup de balai sur le groin remettrait les choses en ordre, quand tout était fini on se glissait pour reculer le tas haut comme ça sur la brouette monté, il fallait juste attendre que sèche le sol pour disposer une paille sèche, en attendant tout au fond du jardin on déposait le tas humide sur le fumier long de dix pas, dans l'air glacé cela fumait et fume encore parfois, mais c'est seulement un souvenir.

Finalement c'est la fin quand ils sont devenus si énormes que leurs gueules adultes peuvent vous broyer le bras d'un seul mouvement, on devient méfiants jusqu'au matin d'hiver où arrive le temps d'en finir, le boucher sonne en bas, dessous son bras est enroulé un tablier plastique blanc lui servant de besace et qu'il déplie riant sur le recoin de fenêtre derrière où une zone pavée finalement après avoir été longtemps de boue fera une belle aire de travail, dedans sur le blanc encore propre s'étaient ses couteaux et une sorte de tube métallique qu'on sent vaguement menaçant, c'est un pistolet d'abattage, au cul on glisse une cartouche, de sa tête sortira à l'appui une tige qui viendra pile dans le cerveau de l'animal tout arrêter, le café et la gnôle démarrent la journée, le boucher entre dans

la stalle, il faut refaire le coup du piège jadis joué quand ils étaient petits mais cette fois au lieu d'un sac c'est une corde, un nœud coulant prévu pour venir dans la gueule, une fois la bête ferrée tout va très vite, à la patte arrière on passe un second lien et puis dehors on la tire fortement, les oreilles peuvent servir aussi, ses congénères parfois tentent de mordre, on referme la porte, la victime est dehors, les gestes sont sûrs de celui qui la tue, le tube sur la tête, la détonation brève, ce raidissement si net et la bête qui s'effondre, ensuite c'est très sanglant puisqu'il faut la saigner dans l'air froid comme jamais, la suite je vais taire qu'il faut s'imaginer dans la répétition qu'elle est des gestes venus de loin, je me souviens très bien, dans tel tableau flamand, un Brueghel peut-être, dans un petit recoin, la bête suspendue ouverte écartelée que le peintre a posée, j'ai vu la même chose et c'était dans mon temps une fenêtre ouverte sur toute l'éternité, il monte du sol sali de sangs et de sanies où tous nous piétinons l'haleine de la mort, celle de la vie, des roses il n'y a plus rien, on en mangera bientôt les meilleurs morceaux, derrière sur un toit attendent des corbeaux.